

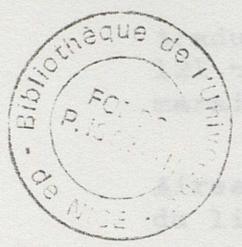
11  
8 NOV. 1978

LES AMIS DE PANAIT ISTRATI

-----

CAHIER n° 11

Juillet 1972



EXCLU DU PRÊT

BILLET aux AMIS,

Dans les pages qui suivent vous trouverez, comme les années précédentes, un compte rendu de notre Assemblée Générale. Le rapport moral sur notre activité en 1971, ainsi que vous le constaterez, n'est pas particulièrement optimiste. Comme l'aurait dit M. de la Malice, une association qui stagne n'avance pas. C'est contre cet état de stagnation que nous devons lutter. Mais pour cela il nous faut votre aide à tous.

Il est certain qu'une association comme la nôtre ne peut se développer que dans la mesure où se créent des contacts amicaux entre ses adhérents. Le bulletin est un bien indispensable, mais insuffisant surtout s'il est une tribune animée par un cercle restreint. Parmi nos amis certains ont connu Istrati, nous leur demandons de nous faire part du souvenir qu'ils ont gardé de lui, des circonstances de leurs rencontres, des conversations qu'ils eurent ensemble.

Nous nous proposons, par ailleurs, comme l'ont souhaité les amis présents à l'Assemblée Générale, d'organiser des réunions à Paris afin de nous mieux connaître. Celles-ci pourraient avoir lieu à partir de 19 heures. Un lunch permettrait à chacun de se restaurer. Quant à la participation nous pensons qu'elle pourrait être fixée à environ 25 francs par personne.

Si ce projet vous agrée et que vous pensez être des nôtres, écrivez-nous pour nous permettre de prendre toutes les dispositions nécessaires.

Le Bureau.

LU DANS LA PRESSE ETRANGERE

Aux éditions argentines "Temps contemporains" a paru, traduit en espagnol, "Codine" de Panaït Istrati. Ce volume de 121 pages contient également le court récit "Une nuit dans les marais".

Dans son numéro du 18 Décembre 1971 "L'opinion" de Buenos-Aires publie un excellent article comprenant, outre le compte rendu du livre, une brève étude sur la vie de Panaït Istrati.

Le rédacteur de l'article se félicite de la "revalorisation" de notre ami Braïlois, maintenu trop longtemps dans l'oubli et considère son oeuvre comme "régie par la postérité". Il évoque, à ce sujet, les éléments narratifs révolutionnaires de Joyce, la vision introspective exaltante de Proust et le monde indéfinissable de Kafka.

Il écrit aussi qu'Istrati se disait socialiste et l'était sans doute, mais à sa manière: sans théorie, ni rigueur. "Le sentiment chez lui l'emportait sur la doctrine. Il affirmait que "tous les hommes qui réclament la justice ne sont pas toujours capables d'être justes".

Il met enfin l'accent sur deux constantes dans l'oeuvre de l'auteur de "Codine": "Le chant de l'amitié et la rébellion contre la résignation". "Il ajoute: "Tout ce que conte Istrati a une présence très visuelle, les dialogues paraissent toujours indispensables et concis. Mais sa plus brillante capacité de narrateur se montre dans sa facilité à créer des images qui frappent comme le trait qui atteint sa cible".

Dans la revue "Panorama", de Buenos-Aires également, un journaliste qui signe des initiales M.P.R. retrace, comme son confrère de "L'opinion", la vie de Panaït et donne un compte rendu du livre "Codine". Il termine ainsi son intéressant article: "Homme en marge et désespéré, Panaït Istrati relate l'existence des êtres en marge et des désespérés dans un style d'une rare beauté qui possède le rythme éblouissant de la vie dans tout ce qu'elle a de plus terrible".





*Panaït Istrati  
Montana, déc. 1926*



La maison des Syndicats à Braïla

le nos ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'ASSOCIATION  
-----

Le Secrétaire de l'Association constate que l'Assemblée Générale a été convoquée dans les formes et délais prévus.

Pour la troisième fois l'Assemblée Générale de l'Association s'est réunie dans l'une des salles de l'Institut d'Histoire Sociale, boulevard Saint-Germain à PARIS, mise gracieusement à notre disposition par notre ami Guy Lemonnier.

Président, les scrutateurs et le secrétaire ont rendu compte de leur mission. Dans son rapport moral, le Président rappelle l'intérêt que présente la publication régulière du bulletin dont les articles et les lettres qui le composent généralement permettent d'approfondir la personnalité d'Istrati. Il exprime sa satisfaction des émissions qui ont été consacrées à ce dernier par la Radiodiffusion Française sur l'antenne de France Culture et de l'inauguration fin mai, à Nice, d'une rue Panaït Istrati.

Il signale, avec un peu d'amertume, que les nombreux concours sur lesquels l'Association était en droit de compter, puisqu'ils avaient été offerts spontanément, ne se sont jamais manifestés. Le petit noyau dévoué du début demeure donc seul pour assurer l'activité de notre groupement.

La lecture du rapport financier est, en revanche, satisfaisante. Le bilan pour l'année 1971 s'établit ainsi :

- Recettes .....	3.200.08 francs
- Dépenses .....	920.39 francs

laissant ainsi apparaître un solde créditeur de 2.279.69 Frs au 31 Décembre 1971. Cette situation financière rassurante est due à l'aide généreuse et amicale qui nous est apportée pour l'impression du bulletin. Si celle-ci venait à manquer la vie

...



de nos cahiers serait menacée.

Le Secrétaire de l'Association constate que l'Assemblée Générale a été convoquée dans les formes et délais prévus par les textes législatifs et statutaires et celle-ci donne quitus au Conseil pour sa gestion.

Un procès verbal est rédigé qui est signé par le Président, les scrutateurs et le secrétaire.

Les mandats de MM. LEMONNIER et STANESCO sont renouvelés à l'unanimité par l'Assemblée.

La séance est levée après un cordial échange de vues au cours duquel a été retenue la proposition d'organiser des soirées amicales. Au cours d'une courte réunion du Conseil, les membres du bureau sont réélus.

Nous rappelons que les cotisations (membre actif : 10 frs, membre bienfaiteur : 50 frs.) peuvent être adressées par chèque bancaire ou postal (C.C.P. n° 30 122 94 - 62 LA SOURCE)

- soit au siège social de l'Association,  
65, rue du Rocher à PARIS (8ème),
- soit au "Centre de Chèques Postaux"  
45 - LA SOURCE.



CORRESPONDANCE ENTRE PANAIT ISTRATI ET ROMAIN ROLLAND.

Nous vous donnons ci-dessous de larges extraits de la lettre que Panaït Istrati écrivit à l'intention de Romain Rolland le 1er Janvier 1921, deux jours avant sa tentative de suicide.

o  
o o

Destiné à Romain Rolland

1er Janvier 1921

DERNIERES PAROLES

Aujourd'hui commence l'année 1921, mais pour les autres. Pour moi, c'est le commencement de la fin. Est-il besoin de s'expliquer, lorsqu'on se décide à quitter ce monde? Non, on peut partir en silence, et ce serait, je crois, la meilleure preuve de sincérité.

Mais pour ceux de mes amis qui penseront, peut-être, que ce fut à cause de quelques difficultés matérielles que j'ai commis cet acte désespéré, je les prie de se rassurer. J'ai des raisons bien plus sérieuses, et la plus forte de toutes c'est la faillite de l'amitié, de leur propre amitié! Ils ne l'ont pas sentie au point de lui sacrifier leur orgueil et leur intérêt, et ce n'est que par ce côté que l'amitié est un sentiment noble, car celui qui croit que l'amitié ne coûte rien n'a qu'à regarder ce qu'elle me coûte à moi : la vie! Le reste, on ne le saura jamais!

Pourtant je pars sans vous garder rancune, je pars en vous aimant comme au plus beau de nos jours. Je sais que votre coeur est bon et généreux, et que le mal ne vient que d'un raisonnement déféctueux; vous ne savez pas que l'amitié vous honore en vous demandant la moitié de votre sang, précisément parce que, alors, elle est de celles qui peuvent donner la dernière goutte sans demander jamais rien. Cette amitié est comme la racine qui fournit de la sève à l'arbre et respire par ses branches. Je ne vois pas de beauté dans le monde sans amitié. Celui qui admire seul un panorama, qui lit seul un beau livre, qui écoute seul une symphonie, sans sentir l'absence de l'ami, n'admire rien, ne lit rien et n'écoute rien sinon les vociférations de sa fatuité.

. . .

Et c'est sur cette amitié que j'avais bâti tous mes idéaux. Le premier de tous, l'idéal de l'amélioration sociale, ne sera possible que seulement lorsque ses militants seront des amis, car ils ne le sont aujourd'hui que dans leurs articles de journal, et pour les yeux de la foule; en intimité ils sont des rivaux.

L'art et la pensée -sans lesquels la vie ne serait qu'une triste nuit de cachot.-c'est l'amitié qui doit les pousser vers les cimes les plus inaccessibles, car, de tous les sentiments dont l'art s'inspire, le sentiment de l'amitié est le plus durable et le plus pur. Lorsque la femme elle-même, puissante source de bonheur, cesse d'être pour nous -par lassitude ou par la vieillesse- l'amante adorée dont la chair a flagelé les sens dans les plaisirs vertigineux -elle n'est plus rien si son coeur est vide d'amitié.

Et voici, qu'aujourd'hui cette idole me tourne le dos, mon échaffaudage s'écroule!

Je sais que la faute est, en partie, due aux événements, je suis mal servi par les circonstances, mais cela suffit pour me rendre la vie impossible. Moi, je ne peux pas vivre sans espérer, comme Aert de Romain Rolland. C'est très beau que de "ne pas avoir besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer", mais moi j'ai fait tout ce que j'ai pu, pendant vingt cinq ans de foi sincère dans l'art, dans l'amitié, dans un avenir meilleur. Je me suis privé de pain non pas pour acheter un livre, mais pour pouvoir lire et rêver à son charme. Enfant et domestique, je me suis fait battre tous les jours pour le crime d'avoir lu en prenant sur mon temps de sommeil, après dix-huit heures de peine. Ouvrier, je me suis fait mettre à la porte pour ne pas avoir pu me séparer un matin d'une lecture plus belle que ma vie, plus nécessaire que mon pain, ou bien pour avoir exprimé ma révolte contre l'ordre établi. Dans un cas comme dans l'autre, j'affrontais la misère en prenant parti pour mon idéal, je serrais le livre contre mon coeur et nous allions ensemble au bord de quelque rivière, dans quelque champ fleuri ou dans l'ombre d'une forêt, nous passer du monde et de son pain amer.

Je raconterai ici avec quelque joie, avec une dernière joie, de quelle façon m'est arrivé une fois entre autres de payer la rançon à l'art.

Le printemps de 1907 j'arrivais à Alexandrie d'Egypte, venant de Naples. J'étais pauvre et mal vêtu, mais heureux comme un pinson. Le soir, dans le cabaret d'un compatriote, je tue ma faim avec un morceau de pain, un thé et un peu de fromage, et ce repas payé, il ne me restait plus dans la poche que douze piastres, (lfr.50). A côté de moi, un pauvre diable me regardait et avalait sa salive. Je compris qu'il avait faim. Il me le dit lui-même :

- Je mangerais moi aussi ce soir si tu veux m'acheter ce livre; je n'ai pas mangé aujourd'hui.

...

Il tenait un livre sous le bras. C'était "Résurrection", de Tolstoï. Je le lui achète pour les huit piastres qu'il demandait, je me mets à lire et j'oublie tout. J'oublie qu'il me fallait un lit la nuit, qui coûtait un franc, et je n'avais plus que cinquante centimes. Vers minuit, le bistrot ferme et je suis sans abri. Le bonhomme qui m'avait vendu le livre s'attardait près de moi avec des paroles banales, puis il me dit :

- Bon nuit, je vais me coucher; tu ne couches pas ici?

- Non, parce que ça coûte un franc et je n'ai que cinquante centimes.

- Et tu achètes un livre lorsque tu as si peu d'argent?

- Je l'ai acheté parce que c'était un bon livre, et aussi parce que tu avais faim.

- Tu peux coucher chez ma logeuse pour cinquante centimes, mais il y a de la vermine.

- En ce cas, j'aime mieux rester dehors.

Et je suis resté. Il faisait bon, d'ailleurs. Les rues étaient désertes.

.....

Et puisque je me penche pour la première fois sur ma vie qui finira demain, puisque mon passé se déroule vertigineusement en ce moment sous mes yeux et me gonfle le coeur de larmes, de regrets et de tendresse, je vais vous raconter encore une page, une page triste et humiliante pour moi, mais qui vous montrera jusqu'à quel point, et au prix de quels sacrifices j'ai aspiré vers le Sublime.

C'était à la même époque que le fait raconté plus haut. Je n'avais que vingt trois ans. Un ami, mort aujourd'hui, un Russe mystérieux, riche de coeur et de cerveau, et duquel je venais de me séparer dans une douloureuse circonstance m'avait mis dans les mains un livre "La Lumière de l'Asie" et m'avait parlé tant et si bien des merveilles hindoues, que je n'eus plus qu'un rêve, après avoir vu l'Egypte; ce fut d'aller à tout prix aux Indes. L'histoire légendaire du Prince qui abandonna son palais à l'âge des plaisirs et alla seul se perdre dans la solitude de forêts millénaires pour méditer sur les maux de l'humanité et aux moyens d'y remédier, ainsi que sa victoire sur les faiblesses du corps et la conquête de la Vérité Eternelle qu'il alla prêcher à pied à tout être humain pendant près d'un demi-siècle, m'émerveillèrent au point que je perdis la tête, fermai les yeux sur les difficultés d'un tel voyage, sans argent et sans autre connaissance de langues que le roumain et le grec, et je partis à Port-Saïd, où j'arrivai avec dix francs dans la poche.

Ne vous étonnez pas de l'audace! Les têtes échauffées construisent facilement des châteaux en Espagne, et voici mon château; il était simple comme le bonjour : "Je resterai à Port-Saïd une

.....

quinzaine de jours et j'essaierai constamment de me cacher dans un navire qui va aux Indes. Une fois au large, je sortirai de ma cachette et je m'offrirai à travailler n'importe quoi à bord pour gagner mon pain et le transport, puis, débarqué sur la terre promise, je serai bien obligé d'y rester, vivre tant bien que mal en travaillant quoi que ce soit et en m'instruisant!".

N'est-ce pas? Je ne voulais rien moins qu'apprendre l'anglais et...le sanscrit! je m'y croyais fort! Ah, pauvres papillons qui tournent autour de la lumière qui brûle! J'aurais pris pour ennemi le sage qui eût voulu me détromper de mon projet. Heureusement, j'étais seul et je fis à ma tête.

.....

J'ai dû renoncer. J'étais réduit à la misère la plus noire. Au commencement, je végétais tant bien que mal, étant hébergé chez un Juif de Roumanie, pauvre restaurateur, dont l'adresse m'était donnée par un autre Juif du Caire. O, Juifs! A côté de tant de malédictions qu'on vous accable, j'aurais voulu dire un jour quelle touchante humanité j'ai rencontrée souvent dans vos misérables "ghettos", malgré que j'étais un "goye", détesté par votre religion. Mais il y aurait trop à dire et je suis pressé à m'en aller.

Ce pauvre homme, à belle vieilllesse et vénérable barbe blanche, m'accepta de bon coeur, et je couchai chez lui à raison de cinq sous la nuit, dans une baraque et sur un paillason placé par terre et empesté des punaises, - cette calamité qui sévit tout l'Orient, et, d'une façon plus révoltante, en France et en Italie aussi. Mais je fus content, car les nuits étaient froides à cette époque et le prix d'un lit, loué à la journée, coûtait un franc dans les hôtels les plus simples et les punaises étaient aussi nombreuses que chez lui. Je mangeais rien qu'une assiettée de soupe riche de légumes, avec un gros morceau de pain, à midi et le soir, pour ne pas dépenser plus d'un franc par jour mais je dois dire que le brave vieillard m'envoya souvent, de sa chaise, un plat de viande garni de haricots blancs. Il avait pitié de moi, me questionna parfois, et, vu sa façon discrète à me parler, je ne lui cachai pas mon projet. Lorsqu'il apprit que je voulais aller aux Indes et de quelle manière, il leva ses bras déséchés au ciel :

- Vous n'êtes pas fou, mon garçon? Que voulez-vous faire là-bas, dans ce pays de famine, sans langue et sans argent, surtout?

Je fus un peu étonné qu'il n'est pas compris pourquoi j'allais :

- Mais vous ne savez pas, lui dis-je, qu'il y a un art et une sagesse hindoue dignes à être connus par un homme.

Le vieux éclata dans un rire sonore, puis devint brusquement sérieux et me dit :

...

- Excusez-moi que j'ai ri. Je comprends, vous êtes un sincère, mais écoutez : il n'est pas besoin d'aller si loin pour chercher ces talismans-là. L'art le plus précieux et la sagesse éternelle sont tout près de vous; c'est de passer dans la vie avec le moins de trouble et le plus de calme, et en faisant le moins de mal et le plus de bien possible autour de soi. Vivez de cette façon et vous serez un sage et un artiste.

Je n'ai pas compris grande chose de la parole brève du vieux, mais je n'ai pas oublié la scène non plus, probablement parce que, à ce moment-là, une lutte se donnait en moi entre mon amour de l'art, sincère et profond, et ma vanité encombrante, moins avide d'une vraie sagesse que de façade.

Je suis resté dans cette maison dix jours, puis, une malencontreuse imprudence me mit à la porte. Un jour, un Grec assez aimable et bienveillant, me donna un petit morceau de fromage qui lui restait, et moi, ignorant les prescriptions de la religion hébraïque, le jetai dans mon assiette de soupe pour la rendre meilleure, ainsi que les Grecs font toujours. Un des nombreux garçons du vieillard m'aperçut, et un vacarme épouvantable se leva dans la boutique, qui, heureusement, était vide à cette heure-là. Mon assiette fut emportée et brisée dans la cour, et comme les enfants ne savaient pas le roumain, ils me bousculaient, criaient en juif et en arabe et me poussèrent dans la rue. Cela fut si vite fait, que je crus rêver, lorsque le patriarche apparut appuyé sur sa canne et me dit avec une bienfaisante douceur :

- Mon pauvre ami, pardonnez à la bêtise humaine l'offense que vous venez d'essuyer! Voici l'explication: notre religion nous défend de mélanger la viande avec le lait et ses dérivés, et quand nous consommons ces aliments nous le faisons avec deux services distinctement séparés, un pour la viande et l'autre pour beurre ou fromage, deux services qui ne se touchent, ni s'approchent. Ne me demandez pas pourquoi, mais sachez que dans l'esprit de tout grand législateur, les lois se créent pour servir l'homme, pour le guider dans la vie et la lui rendre supportable, agréable, et l'homme s'est toujours servi de ces lois pour se casser la tête. Ne vous cassez pas la vôtre pour savoir davantage en ce moment. Allez sous la garde de Dieu et n'entrez plus dans cette maison, car ici ce sont mes enfants qui interprètent la loi; moi, je ne suis plus qu'un bonhomme qui encombre le chemin. Adieu, mon garçon!

Je partis et je ne l'ai plus revu, mais je ne l'ai pas oublié, car ces livres de sagesse vivante ne se rencontrent pas dans toutes les bibliothèques des sages.

Me voici, donc, sur le pavé avec trente centimes dans la poche. Mais la misère ne m'a jamais fait peur, tant que j'ai eu un but dans la vie, et à ce moment je voulais quelque chose, je voulais voir l'Inde. Il me restait une ressource de toujours: mon complet neuf. Je le vends à un brocanteur pour quinze francs et j'achète chez le même marchand un autre pour cinq francs, délabré

...

et malheureux comme un chat tombé dans une fontaine. Je me déshabille dans l'arrière-boutique, je laisse le bon et j'endosse les nippes puantes de sueur et de tabac, larges à pouvoir m'envelopper deux fois, mais courtes de manches et de pantalon à ne savoir comment cacher mes bras et mes jambes. Dehors, en passant devant la devanture d'un magasin, j'ai eu un cri d'horreur en apercevant ma silhouette.

Seigneur, pourquoi te moques-tu de tes créatures et ne donnes-tu pas à chaque homme sa mesure? Ma bonne mère, sois heureuse dans ta tombe!... Si tu avais connu tout ce que j'ai souffert pour une illusion, tu serais morte dix ans plus tôt! Et, vous, mes amis, que j'aime encore en ce moment, ne tombez plus dans mon erreur! C'est tellement bête!... Toute une vie brûlée inutilement!

.....

Et voici de quelle façon et avec quelle monnaie j'ai toujours payé mes élans vers la lumière!

Le reste? Le reste je l'emporte avec moi dans la tombe, car je ne vous ai montré que deux maillons d'une longue chaîne... Et puis, à quoi bon le faire connaître? La longue et douloureuse histoire du martyrologue humain, -en commençant avec les esclaves qui ont élevé les Pyramides, en passant par les persécutions des chrétiens qui sont devenus plus tard des persécuteurs, et en arrivant au massacre scientifique de la dernière guerre, -a-t-elle jamais, appris quelque chose aux hommes? A-t-elle modifié d'un iota le granit réfractaire de la nature humaine? Je ne vois aucun changement, sinon celui fait en pire. Et vous voulez me faire croire que ma faible parole retentira avec plus de succès dans ce désert épouvantable? Si je croyais encore en cela, je saurais vivre et lutter, car il y eut un temps quand j'avais de la foi dans une vaste humanité libre et juste; puis, j'ai réduit mon humanité à une "Internationale de l'Esprit", et à une large communauté d'amis répandus sur tout le globe, vivant et s'abreuvant à la même source de bonheur intellectuel -qu'ils soient créateurs ou simplement de vrais consommateurs d'art- et laissant l'empire des loups et des fous aux hordes innombrables -hordes d'en haut et hordes d'en bas -canaille sortie de la même pâte ingrate et scabreuse, et qui devient agneau quand elle ne peut devenir loup.

Mais cette humanité restreinte d'amis s'est évanouie à son tour. En tout cas, je ne la vois que réduite à quelques exemplaires -de beaux exemplaires - mais trop faibles devant l'énormité du mal! Et cela, ajouté aux douleurs directes qui m'ont frappé dernièrement, m'a enlevé toute force de résistance. J'ai trop souffert, et pour une illusion trop impardonnable, pour ne pas me punir de la peine capitale. Déjà depuis la mort de ma mère -voici deux ans-seule, se croyant oubliée par un fils ingrat, je me faisais des reproches qui ne pouvaient pas ne pas aboutir ici.

...

Art misérable! Et vous, artistes et amis que j'espérais voir un jour montrer du seuil de votre cabane comment on crée l'art et de quelle façon on le sert au peuple, sachez que je vous méprise en ce moment! Pour vous, j'ai sacrifié non pas ma vie qui n'a jamais valu grand chose, mais celle de ma pauvre mère -d'une mère qui allait jusqu'à la porte pour s'acheter pour deux sous de cerises, puis réfléchissait, rentrait dans la maison et mettait les deux sous sur les autres, en disant :

- Ce sera encore deux sous pour mon fils!

Je passais sur son corps lorsque, la valise à la main et prêt à partir, elle se jetait à genoux devant mes pieds en me priant de rester à la maison! Et comment peut-on pardonner à un homme de pareils crimes? Je n'ai plus que du dégoût envers moi. Une nuit de tristesse et de désolation tombe d'heure en heure sur mon esprit. Lubies! Lubies! Voilà ce que ma tête a couvé jusqu'à présent et pour qui j'ai tué ma mère! Modèle d'artistes fantômes! Modèle d'amis fantômes! Et aujourd'hui je ne vois qu'un immense désert!

vanité et commerce! Où es-tu Idéal de l'amour, du désintéressement et de l'abnégation que j'ai tant rêvé?

Océan orageux d'égoïsme et de banalité, avec quelques phares perdus dans des îles minuscules contre lesquelles s'acharnent les vagues de la sottise et les ténèbres de l'inconscience, gênées par la lumière -voici ce que le monde me paraît!

A Nice, le 1er janvier 1921

Panaït Istrati

LU DANS LA PRESSE DE NAGUERE

Marcel Brion parle de Panaït Istrati -

Les recherches que j'ai faites l'année dernière à Paris m'ont permis de découvrir quelques lettres et photos inédites de Panaït Istrati. J'ai ainsi eu le plaisir de retrouver un article excellent que Marcel Brion avait publié le 25 Avril 1935 dans le quotidien "Oran-Matin" sous le titre "Panaïtaki", diminutif que lui donnaient ses amis.

Marcel Brion avait appris depuis quelques jours la mort de celui qu'il avait connu dans le bureau de Frédéric Lefèvre aux "Nouvelles Littéraires". Le chagrin qu'il en éprouva lui a inspiré un des plus touchants articles parus à cette triste occasion dans la presse française.

"La mort vient aujourd'hui", écrit Marcel Brion, au "rendez-vous qu'il lui donna naguère, lorsque, épuisé par la "maladie et la misère, il tenta de se couper la gorge, à Nice, "il y a quinze ans"... Et il retrace en des lignes émouvantes, le film de cette "surprenante aventure" qu'a été la vie de l'écrivain roumain. Ainsi, il écrit: "Conter, pour Istrati, c'était comme pour un oiseau, chanter. Le récit naissait de lui avec une abondance, une fraîcheur, une vivacité extraordinaires. Tout son être vivait le récit. On devient romancier : on naît conteur. Je n'ai jamais mieux compris cette vérité qui s'applique aussi à Gorki, à Kipling, à Conrad, qu'en lisant et en écoutant Panaït Istrati." Conscient de la perte que la mort de ce dernier cause aux lettres, il ajoute : "La littérature française perd en cet écrivain roumain, un grand écrivain".

En avouant sa tristesse, comme pour la perte d'une âme toute proche de lui, il conclut: "Il meurt comme un héros de Panaït Istrati. C'est logique. C'est grand. C'est juste. Je relirai et j'admirerai toujours Panaït Istrati. Je n'oublierai jamais Panaïtaki..."

L'écrivain et le critique d'art, qui depuis quelques années est l'un des membres de l'Académie Française, a réussi dans ces mots d'adieu, chargés de chaleur et de profondeur humaine, à tracer un portrait remarquable de "cet homme au franc regard, à la main loyale, au coeur généreux, d'un de ces conteurs-nés, comme on en rencontre rarement."

Paul Teodoresco  
de Bucarest

CORRESPONDANCE INÉDITE

Blasco Ibanez, que la ville de Nice vient d'honorer en donnant son nom à une des rues de Cimiez, a été l'un des écrivains auxquels Panaït Istrati vouait une admiration sans nuances.

Istrati, rappelons-le, était d'une franchise totale et d'une spontanéité qui l'ont maintes fois desservi. Sans autre souci que d'être "vrai", il louangeait ou vitupérait avec passion. De la même façon il se jugeait, ne craignant ni de paraître orgueilleux ni de sembler trop humble. S'il avait parfois une bonne opinion de lui-même, il connaissait, en revanche, ses faiblesses et savait confesser ses erreurs.

Dans un monde où se rencontrent Basiles et Tartufes, c'est une position inconfortable, mais combien honnête.

Avec fraternité, votre Panaït Istrati.

Nice, le 1er Janvier 1926  
Villa des Amandiers  
St Sylvestre

Cher ami et maître,

Par la lettre ci-jointe, vous connaîtrez un des motifs qui me poussent à vous écrire.

Il n'est pas le principal : depuis longtemps, chaque fois que je vais à Menton voir mes amis, je résiste au désir de vous rendre visite, et vous regarder dans les yeux et vous entendre parler, car je vous connais depuis voici 15 ans, quand le lecteur roumain apprit de votre nom par un de vos premiers livres traduits dans ma langue : Le jardin d'orangers.



J'ai toujours renoncé à satisfaire ce besoin du coeur. Je sais, par mes relations avec Romain Rolland et Henri Barbusse, - j'ose dire : par ma propre expérience, aujourd'hui, - ce que c'est la lutte et le temps qu'elle dévore, dans la vie d'un homme de votre taille : je suis moi-même dans une mesure infime, pour la Roumanie de Bratiano, ce que vous êtes, en géant, pour l'Espagne d'Alphonse XIII.

Et précisément pour cela, on me demande avec insistance de vous prier de dire à vos compatriotes et lecteurs, qui s'intéressent à moi, ce que vous pensez d'un homme qui vous admire le talent et vous envie le courage.

Je ne sais pas si vous avez entendu (parler) de mon cas dans la littérature française, car ce cas, quoique retentissant, ne date que depuis le 15 Août 1923, jour où parut, dans la revue Europe, ma nouvelle Kyra Kyralina.

Toutefois, pour vous éviter une perte de temps, je me permets de vous envoyer, par colis recommandé, mes trois volumes parus en français, auxquels j'annexe deux articles récents du Quotidien. Ils vous édifieront à mon égard.

Si, après ce premier contact, vous vous trouvez disposé à m'accorder dix minutes d'entretien j'en serais, le premier, heureux.

Avec fraternité, votre Panaït Istrati.

Frère Jean et cousin Stancesco,

Il fallait que je te réponde de cette ville...  
...descendu à son retour de Montana. Pourquoi ? Et  
...oublier un peu les années dans les bras d'une belle  
...attendant ici (ne me traite pas !) et, en même temps  
...un instant seul en vue de la page de la première  
...d'une nouvelle série où il ne s'agit plus d'"art pur",  
...d'art du tout, mais d'une sorte de com-  
...l'éclaircissement d'un homme pétrifié dans la vie.  
...ai déjà écrit en dix jours cinquante-cinq grandes pages des  
...de "Poi", premier volume : dans les docks de Braila.

...que nous soyons en bon état !  
...Mais, voilà, je ne le suis pas trop. C'est à dire la car-  
...elle peut être une véritable enrouement  
...du temps où mes lubies ne faisaient errer dans l'Alexandrie  
...aux nuits pluvieuses, Dieu en garde tous nos saies une sorte d'  
...tardement vous transporter toutes les dix à vingt secondes, tan-  
...tôt le soleil, tantôt la pluie, tantôt les frimas, se déplace  
...de-ci de-là, de jour et de nuit, et cela pendant toute une se-  
...maine, au point qu'on a envie de se poignarder.  
...Aujourd'hui, c'est le cinquième jour et je ne dors pas et  
...j'ai soufflé une certaine de pastilles de Morphine. Je viens de

CORRESPONDANCE INEDITE

Cette lettre nous a été communiquée par son destinataire, notre ami Jean STANESCO. Elle a été écrite à un moment où ISTRATI, désarmé après son voyage en U.R.S.S, a cédé aux instances de Romain ROLLAND qui l'adjurait de ne pas publier "Vers l'autre flamme" qu'il venait d'écrire. Par la suite, ne pouvant se résoudre à taire la vérité, Panaït passera outre.

"Colmar (Ville dont le nom ne doit pas être prononcé devant Bilili car il y aurait mort d'homme !)

"21 juin, 2 h. de la nuit, 1929

"Ouff !

"Frère Jean et cousin Stanesco,

"C'était écrit : il fallait que je te réponde de cette ville où je suis descendu à mon retour de Montana. Pourquoi ? Et voilà : pour oublier un peu les ennuis dans les bras d'une haïdouque qui m'attendait ici (ne me trahis pas !) et, en même temps, pour me trouver un instant seul en vue de la pose de la première pierre d'une nouvelle série où il ne s'agira plus d'"art pur", comme dit Tica, même pas d'art du tout, mais d'une sorte de confession brute, l'étourdissement d'un homme pétrifié dans la vie. J'ai déjà écrit en dix jours soixante-seize grandes pages des "Chercheurs de Foi", premier volume : Dans les docks de Braïla.

"Pourvu que nous soyons en bonne santé !

"Mais, voilà, je ne le suis pas trop. C'est-à-dire la car-riole va comme elle peut mais j'ai gardé une sciatique en souvenir du temps où mes lubies me faisaient errer dans l'Alexandrie aux nuits pluvieuses, Dieu en garde tous nos amis; une sorte d'élançement vous transperce toutes les dix à vingt secondes, tantôt le mollet, tantôt la cuisse, tantôt les fesses, se déplace de-ci de-là, de jour et de nuit, et cela pendant toute une semaine, au point qu'on a envie de se poignarder.

"Aujourd'hui, c'est le cinquième jour où je ne dors pas et j'ai bouffé une centaine de pastilles de Noporine. Je viens de



"me lever et les élanements m'ont poussé à faire ma valise car je  
"pars demain pour Paris. Et, tout en déchirant des papiers, je suis  
"tombé sur tes missives. Je les ai relues - Voici !

"Il ne m'est rien permis, pas même ce que tu croyais m'être  
"permis : "Mets l'enthousiasme" etc... "et critiques objectivement  
"les amis" etc... J'ai pondu (deux cents pages) et, lorsque je les  
"ai montrées à Romain ROLLAND auprès de qui j'ai passé une semaine,  
"le pauvre a pris sa tête dans ses mains et s'est mis à courir dans  
"toute sa maison.

"Puisque ce soir c'est ton jour, voilà ! Je te copie, ci-des-  
"sous, d'après sa lettre des mots que personne ne connaît, ni ne  
"connaîtra de mon vivant (1) :

"Je viens de lire à Madeleine (2) vos deux lettres au Guépé-  
"ou (que j'ai écrites étant en Russie). Elle est profondément  
"émue et elle les trouve, comme moi, magnifiques". (Rarement  
"ROLLAND souligne deux fois un texte). Mais, comme moi, elle  
"pense que vous ne pouvez pas, vous ne devez pas les publier  
"en ce moment, ni surtout les laisser publier par Boris ou  
"les amis de Serge. Ce serait un coup de massue que les mal-  
"heureux asséneraient à la Russie toute entière !"

"Plus loin :

"Ces pages sont sacrées. Elles doivent être conservées dans  
"les archives de la Révolution éternelle. Dans son livre d'  
"or. Nous vous aimons encore plus et vous vénérons de les a-  
"voir écrites. Mais ne les publiez pas !"

"Je ne publie plus rien, frère Jean, ni le bon, ni le mau-  
"vais. Je ne fais pas partie - ainsi que tu le dis toi-même - de  
"ces écornifleurs littéraires que nourrit la bourgeoisie et qui  
"peuvent chercher un biais. Moi, comme le noyé, ou je m'agrippe à  
"l'homme, ou je l'assomme. Et crois-moi, frère, que j'ai vu et j'  
"ai compris quelque chose de la Russie, quoiqu'en écrivent les  
"Ivans.

"Avant de me faire de la morale, tous ces gens devraient me  
"prouver que la vie leur a donné ce qu'elle m'a donné à moi et qu'  
"ils ont gardé leur caboche à sa place comme j'ai gardé la mienne.  
"Ensuite, ils pourront venir s'asseoir sur la chaise, devant moi.

"Dame, que faire ? Mon malheur et le vôtre c'est que, vous,

(1) En français dans le texte.

(2) La soeur de Romain ROLLAND.



"vous ne savez qu'une chose, alors que moi, j'en sais plusieurs,  
"mais je ne peux les étaler au café. Kyra a ses raisons.

"Donc, c'est fini ! "Vers l'autre flamme" ne paraîtra plus.  
"De ce point de vue, je suis mort. Mais s'il me reste encore deux  
"trois jours à vivre, je présenterai à ma classe un miroir dans  
"lequel, que ça lui plaise ou non, il faudra qu'elle se voit tel-  
"le que l'ont faite Dieu et Karl Marx. Au revoir pour dans cinq  
"ans !

"La lettre d'homme raisonnable m'a plu et je te pardonne de  
"me l'avoir écrite, mais ne "commets" plus comme le dit, encore,  
"Tica. Je te demande ou d'avoir en moi une confiance aveugle, ou  
"de me renier.

"J'ai aimé, de même, les lettres sincères de tes correspon-  
"dants. En les relisant ce soir, j'ai oublié que la vie me lan-  
"çait des poignards dans mes malheureuses jambes éclopées et j'ai  
"vécu toute une demi-heure comme au temps où je pouvais, moi aussi,  
"être fier de tels amis et non comme maintenant errer comme un fan-  
"tôme entre un passé mort et un avenir inexistant.

"Oui, j'aimerais t'emmener avec moi en Roumanie. Tu as du bon  
"sens et tu as l'oeil agile. Mais... Mais... Mais... C'est dix mil-  
"le francs que me coûte la générosité rien que depuis que je suis  
"revenu de l'U.R.S.S. Je tâcherai d'emprunter.

"Vers le mois d'août, le départ.

"Ton Panaït ISTRATI.

(Traduction de Mme Hélène GUILLIERMONT)

LU DANS LA PRESSE DE NAGUERRE

Dans le numéro 27 du 7 Avril 1913 de "Romania Nuveitoare", organe du Parti Social-Démocrate et des Syndicats-Unis, paraissant à Bucarest, notre ami Lucian Enescu a découvert l'article ci-dessous, écrit en roumain par Panaït Istrati, qu'il a bien voulu traduire pour nous.

Nous ne doutons pas que nos amis auront le même plaisir que nous à lire cet article. Ecrit à la mémoire de Stephan Grigoriu; il nous rend plus proche le personnage décrit par l'auteur dans "La Maison Thuringer" et nous montre sa fidélité envers les hommes simples au coeur généreux qu'il a connus.

STEPHAN GRIGORIU

Les derniers numéros de notre journal nous ont apporté la nouvelle de la mort du père Stéphan, nouvelle brève comme une sorte de faire part et rien de plus, puis de son enterrement décrit aussi brièvement.

Je ne crois pas que le vieux Grigoriu ait mérité si peu. Il est vrai que pendant ces deux dernières années, depuis que le mouvement de Braïla (1) a exprimé des exigences en demandant des éléments (2) doués d'une plus grande préparation socialiste, son rôle avait sensiblement diminué. On l'avait relégué au deuxième plan. Toutefois, si à propos de Stéphan Grigoriu on ne peut parler d'un militant éprouvé qui a su où se diriger, on doit, néanmoins, lui donner la place qu'il mérite dans l'histoire de notre mouvement, d'autant plus que, chez nous, rares sont ceux qui commencent et achèvent quelque chose. Je ne le connais pas mieux que beaucoup et ne suis pas, de ce fait, le plus indiqué pour parler de lui. Mais les autres ne le font pas et son oeuvre étant très claire en moi je chercherai à retarder un peu l'oubli qui menace de recouvrir trop vite la mémoire de mon ancien collègue.

---

(1) il s'agit du mouvement syndicaliste

(2) des militants

On a dit, dans les quelques lignes écrites à l'occasion de sa mort, que Stéphan Grigoriu a été "le fondateur" de l'organisation de Braïla ou, plus précisément, le fondateur du syndicat des travailleurs du port qui aujourd'hui compte plusieurs corporations. Oui, il a été cela, un fondateur et rien de plus. S'il avait été plus ambitieux et avait tenté de faire davantage, il aurait tout gâté, nous en avons eu assez d'exemples. Mais justement ceci étant dit, je tenterai de démontrer combien il était grand et combien profonde doit être la reconnaissance des travailleurs accablés pour la mémoire du père Stéphan.

Grigoriu fut un grand "événement" dans la vie des travailleurs braïlois. Et si le mysticisme ne choquait pas, je dirais qu'il a été prédestiné pour désarmer, adoucir et diriger sur la voie du socialisme, la plus sauvage et la plus brutale corporation de travailleurs. Aujourd'hui seulement, après quatre années d'organisation, les travailleurs portuaires ont acquis la dignité d'une masse organisée supprimant presque toutes les difficultés qu'ils avaient connues dans leurs corporations inorganisées. Mais, quiconque a connu, comme je la connais, cette catégorie de travailleurs, née et grandie dans les faubourgs, formée de gens chez qui l'ivresse a été promue au rang de culte et dont le couteau était considéré comme un compagnon sans lequel ils n'auraient pas été des hommes; quiconque a vu avec quelle agilité ils éventraient le le commensal dont un moment avant ils avaient baisé les moustaches imbibées d'alcool, comment ils lancaient la lampe allumée à la tête de leur femme et comment une police organisée craignait d'entrer dans le quartier de la Comorofca, vous convaincra que ce n'est pas une chose aisée de s'approcher de ces taureaux sauvages, de leur jeter un morceau de toile rouge sur les yeux et de prendre le couteau fiché dans leur ceinture pour le donner aux femmes pour qu'elles puissent "couper l'oignon avec" et leur montrer le chemin lumineux qui s'ouvre au-delà de cette toile.

Le père Stéphan a fait seulement cela.

Mes bons camarades du port n'ont jamais su dans le passé ce qu'est la sincérité. S'ils la connaissent aujourd'hui et s'ils la connaîtront encore mieux demain, ils le doivent à l'action inspirée du père Stéphan. Cela ne signifie pas qu'elle eut été ignorée sans lui, car si autrefois tous les chemins menaient à Rome, aujourd'hui toutes les pensées des pauvres devront les mener au socialisme. Il n'y a pas d'autre salut. Mais qui sait pendant combien de temps auraient-ils continué à être tributaires du vice, du crime et des ténèbres dans lesquels ils se trouvaient, sans le père Stéphan.

Encore une fois, c'est lui qui sut quelle langue parler à ces hommes qui reconnaurent en lui un être désintéressé et sincère. Ils avaient accoutumé, par la faute de notre maudite oligarchie,

...



de croire que tout homme venant leur parler voulait les "plumer". Or, comme le disait l'ami Cocea dans "Adevarul", il ne faut pas rester indifférent aux discours prononcés avec tout "l'enthousiasme de la jeunesse" (bien que j'aie une conviction différente, certains socialistes ayant coutume de devenir ministres dans leur vieillesse).

Voilà, en quelques mots, de quelle manière je vois le père Stéphan ainsi que l'importance de son oeuvre. Il a fallu que les travailleurs du port lisent dans ses yeux la sincérité qu'ils n'avaient jamais pu lire dans aucun autre regard avant lui, pour qu'ils le suivent. Pour cela dans la Maison du Peuple de demain, il devra occuper la place d'honneur. Les fautes doivent être oubliées quand elles sont moindres que le bien apporté. Et si quelquefois je lui ai prêté des pensées cachées, le temps m'a donné un démenti et de toute mon âme, j'en demande pardon à ce vieillard.

P. ISTRATI



